

égarés qui ne faisaient pas partie du cercle des connaissances de ma famille actuelle. Du fait de ma maladie, j'ai pu croiser leurs chemins et les ramener doucement vers moi. Je retrouve chez mes amis les traits principaux de ceux que j'aime : la bonté, la générosité, et jusqu'à leur goût pour les chansons. Je les aime comme je les aimais dans notre précédente existence.

## VARSOVIE

Ma famille, originaire de Roumanie, était établie en Pologne où je suis née. J'étais l'aînée de trois filles. Nous étions une famille juive très pieuse et nous vivions en permanence dans la peur d'être victimes d'actes antisémites. Cependant j'ai eu une enfance heureuse, entre mon père qui nous enseignait les textes de la Torah et ma mère qui nous témoignait beaucoup d'amour, nous apprenait les choses de la vie et nous préparait aux devoirs de la femme juive.

De même que dans ma présente existence, je fis montre d'un intérêt précoce pour la lecture et l'écriture. À l'école nous n'apprenions pas le polonais mais le yiddish. J'aimais faire vibrer les mots sonores, les assembler pour composer des poèmes ou des chansons. Ma mère et mes jeunes sœurs encouraient ma passion. Mon père me grondait un peu pour la forme mais ne mettait pas d'obstacle à ma vocation. Lorsqu'il me présenta à celui avec qui je devais partager les années les plus merveilleuses de ma vie, il me qualifia même de poète !

Je fus une enfant puis une adolescente sans problèmes. J'aimais la vie et les gens. J'accomplissais

sans rechigner toutes les tâches ménagères dont j'avais la charge, je m'entendais très bien avec mes sœurs qui m'avaient choisie comme confidente de leurs petits secrets et de leurs tracas. Ma mère aimait également partager avec moi ses soucis quotidiens, et j'étais heureuse d'en prendre ma part pour la soulager un peu. Je n'avais pas beaucoup de loisirs dans la journée et c'est le soir que je me détenais en écrivant. Je quittais mes sœurs endormies et je me dirigeais en silence vers la cuisine. Là, j'allumais une chandelle et m'asseyais à la table avec du papier et de l'encre. Au fil de la plume, je pouvais enfin donner libre cours à mes rêves et à mes désirs. J'imaginais un monde sans haine et sans douleur, un monde sur lequel soufflerait en permanence le souffle de l'amour, telle une brise légère. Je rêvais d'un monde en paix où les Juifs seraient aimés comme eux-mêmes savaient aimer les non-Juifs.

Parfois mon père me rejoignait. Il s'installait à côté de moi pour lire, ou restait simplement les yeux dans le vague, à réfléchir. Lorsque son regard revenait vers moi, un sourire passait sur ses lèvres. Il aimait me voir écrire. Il nous arrivait aussi de discuter pendant des heures les commentaires de nos grands sages sur la Torah ou des problèmes de notre peuple, le rejet et les persécutions qu'il subissait depuis des siècles. Comment expliquer cette haine viscérale dont il faisait l'objet sans autre raison apparente que son attachement à la foi ? Je confiais à mon père ma peur face à cette folie meurtrière qui s'acharnait sur les nôtres, mes doutes sur le bien-fondé de l'action de ceux qui parmi nous décidaient

de devenir des combattants de l'ombre. Il ne refusait jamais d'aborder ces sujets graves avec moi, car il me jugeait tout à fait digne d'être son interlocutrice. Comme lui, je savais que le bien et le mal sont le fruit du libre arbitre. Cette notion fondamentale est à la base de notre judaïsme.

Mon père était le *rav* (rabbin) de notre communauté. Sa sagesse commandait le respect, et sa bonté attirait la sympathie. Il était toujours prêt à prodiguer des conseils et à donner du réconfort à ceux qui le sollicitaient comme à ceux qui n'osaient demander quoi que ce soit. Notre maison était ouverte à tous, en permanence. Il n'est pas un visiteur qui n'y ait trouvé une écoute attentive, un avis inspiré, un mot de consolation. Ma mère et mes sœurs s'empressaient autour de chaque hôte, apportant qui une boisson chaude, qui une petite pâtisserie, qui un peu de chaleur humaine. Les égarés comme les repentants retrouvaient dans cette atmosphère de douce bienveillance l'étroit chemin de lumière qui mène vers Dieu.

Ma mère connaissait la Torah sur le bout des doigts. Elle ne l'avait pas « étudiée » à proprement parler, mais elle l'avait « apprise » de sa mère, qui elle-même l'avait apprise de la sienne. Elle en tirait une large connaissance des difficultés de la vie. Cette petite femme fluette possédait une énergie étonnante, soutenue par une forte détermination. Elle faisait tout de ses propres mains, la cuisine, la couture, le bricolage, etc. Nous avions les moyens de rétribuer une domestique, mais ma mère préférait

que celle-ci consacre ses services à la synagogue ou à l'aide des femmes en difficulté. À ses trois filles, elle avait enseigné le *bessed*, la bonté, l'amour du prochain. Toute ma vie j'ai tenté de lui ressembler.

Mes deux jeunes sœurs étaient plus insouciantes que moi et ne voulaient pas ouvrir les yeux sur les temps difficiles que nous travisions. Leur beauté étaient le rayon de soleil de notre foyer et leurs rires retenus étaient comme une douce chanson. Leur grâce et leur gaîté leur attiraient naturellement l'affection de tous, et moi aussi j'éprouvais de la joie rien qu'à les regarder et les entendre. En dépit de leur tempérament, elles savaient faire preuve de la plus grande *tsnioute*, la plus grande réserve. Et lorsque nous avons dû nous unir pour faire front contre l'adversité elles ne se sont pas dérobées à leur devoir.

Mon père avait de nombreux disciples et moi j'ai grandi auprès de ces jeunes garçons, les *talmidimes*. Parmi eux, il y avait son neveu Abraham, le fils de son frère aîné. Mon père lui était particulièrement attaché. Il le considérait un peu comme le garçon qu'il n'avait pas eu. Abraham était grand et très brun, ses yeux noirs reflétaient une très grande érudition, il était beau comme l'amour qu'il portait à la Torah... J'allais sur mes seize ans quand nos parents décidèrent que nous serions unis. Mon oncle avait beaucoup d'admiration pour moi et il a pleuré de joie quand j'ai été promise à son fils, il ne pouvait imaginer meilleure alliance. Je n'ai pas oublié ce jour de la demande, le 14 mai 1928, lorsque le

regard d'Abraham s'est posé sur moi. Je crois que je l'avais toujours aimé, même quand nous étions plus jeunes et que nous partagions nos jeux d'enfants. Il appréciait ma façon de conter des histoires, ma façon d'écrire, ma façon de l'écouter ; nous étions toujours d'accord sur tout. Nos fiançailles ont duré deux années. Je me suis mariée à l'âge de dix-huit ans, et dès lors l'amour ne cessa d'être le maître mot de notre couple. J'étais son épouse adorée et je l'aimais de tout mon souffle. De notre union naquirent bientôt un garçon et une fille : Yacov et Myriam.

Mon époux et moi, nous passions nos journées à aider les autres et à étudier, chaque instant de notre vie était consacré à l'étude de la Torah et au soutien des plus défavorisés. Les années passèrent, nous enseignions à nos enfants l'amour du prochain. Moi, je conservais intacte ma passion de l'écriture et j'accumulais les écrits à mes heures de loisir. La vie coulait tranquille au sein de notre foyer. Dans cette atmosphère d'amour nous tentions d'oublier la haine contre les Juifs qui s'exacerbait à l'extérieur.

Varsovie était alors une très jolie ville, chatoyante et animée. Les gens aimaient se promener et sortir le soir. Pour nous autres Juifs, c'était un exil permanent, nous avions à souffrir de l'antisémitisme, des moqueries et des vexations perpétuelles des Polonois. Nous vivions donc presque exclusivement entre nous. Je me souviens des accusations fréquentes dont notre peuple faisait l'objet : il était régulièrement

question d'enfants disparus ou assassinés ; des Juifs dont on convoitait les biens étaient systématiquement accusés de ces crimes réels ou imaginaires. Mais ce qui endeuillait davantage notre communauté, c'est quand l'un des nôtres s'alliait aux Polonais pour nuire à ses frères. Ou bien c'était quand l'une de nos sœurs, séduite par un non-Juif, s'enfuyait de sa famille, causant sa propre déchéance et le malheur des siens. Nous parlions entre amies de ces problèmes, nous essayions de rester unies et de nous protéger mutuellement. Mais, hélas, je me souviens d'avoir pleuré le départ de mon amie Ayalla qui disparut ainsi une nuit. Je ne devais la revoir que des années plus tard, dans le ghetto. Elle essayait de gagner un quignon de pain avec son corps meurtri, elle avait perdu toute sa beauté, elle était devenue un pauvre spectre. Elle est morte dans mes bras.

Entre la fin de 1939 et le début de 1940, se succédèrent les malheurs et les joies. Mes parents disparaissent. J'attendais mon troisième enfant et ma sœur benjamine arrivait au terme de sa première grossesse. Ma sœur cadette avait déjà trois enfants, un garçon et deux filles.

Ainsi s'agrandissait notre famille tandis que les fureurs destructrices se déchaînaient autour de nous. Peu après, notre bonheur fut assombri par le décès en couches de ma plus jeune sœur qui laissait un beau bébé et un mari éploré. Abraham et moi, nous décidâmes d'autorité que nous élèverions et aimierions ce garçon comme le nôtre.

question d'enfants disparus ou assassinés ; des Juifs dont on convoitait les biens étaient systématiquement accusés de ces crimes réels ou imaginaires. Mais ce qui endeuillait davantage notre communauté, c'est quand l'un des nôtres s'alliait aux Polonais pour nuire à ses frères. Ou bien c'était quand l'une de nos sœurs, séduite par un non-Juif, s'enfuyait de sa famille, causant sa propre déchéance et le malheur des siens. Nous parlions entre amies de ces problèmes, nous essayions de rester unies et de nous protéger mutuellement. Mais, hélas, je me souviens d'avoir pleuré le départ de mon amie Ayalla qui disparut ainsi une nuit. Je ne devais la revoir que des années plus tard, dans le ghetto. Elle essayait de gagner un quignon de pain avec son corps meurtri, elle avait perdu toute sa beauté, elle était devenue un pauvre spectre. Elle est morte dans mes bras.

Entre la fin de 1939 et le début de 1940, se succédèrent les malheurs et les joies. Mes parents disparaissent. J'attendais mon troisième enfant et ma sœur benjamine arrivait au terme de sa première grossesse. Ma sœur cadette avait déjà trois enfants, un garçon et deux filles.

Ainsi s'agrandissait notre famille tandis que les fureurs destructrices se déchaînaient autour de nous. Peu après, notre bonheur fut assombri par le décès en couches de ma plus jeune sœur qui laissait un beau bébé et un mari éploré. Abraham et moi, nous décidâmes d'autorité que nous élèverions et aimerions ce garçon comme le nôtre.

Abraham était un homme hors du commun, un très grand érudit. Il était devenu à son tour rabbin et de partout on venait écouter ses cours, prendre son avis. Il était doté d'une profonde humilité et d'une bienveillance sans bornes. Moi je l'aimais comme au premier jour, je l'admirais et avec lui j'avançais dans le bien pour les autres.

## LE GHETTO

Graduellement et insidieusement, le harcèlement quotidien nous a enfermés dans notre communauté. Nous étions accusés de tous les maux, nous étions massacrés au moindre prétexte. Puis la haine a édifié les murs de notre seconde prison, le ghetto, qui devait être, mais cela nous l'ignorions, l'antichambre de la mort, une étape avant le camp qui serait notre tombe.

Il nous a fallu quitter nos maisons. Ils nous ont arrachés à nos foyers, ils nous ont malmenés, injuriés et frappés. Certains tombaient sous les coups et ne se relevaient pas. Certains voulaient fuir et étaient abattus. Nous n'étions plus qu'une foule de cris et de larmes, une houle effilochée qu'ils poussaient vers la nasse du ghetto. Les maçons redoublaient d'ardeur pour achever le mur qui nous coupait du reste du monde.

À l'intérieur, chaque famille comptait les siens, partait à la recherche de ceux qui manquaient à l'appel. Il fallait s'accommoder de nos nouvelles demeures trop étroites et sans commodités. Progressivement on s'installa comme on pouvait, décidés à recréer avec des riens une nouvelle vie décente, mais ô combien amère. Tout le monde avait besoin d'aide, tout le

monde était prêt à en donner. J'étais soulagée que nos parents ne soient plus de ce monde et ne voient pas le nouveau malheur qui s'était abattu sur nous. À l'automne naquit Yeochoua, entre ces tristes murs.

Mon tendre époux était le directeur spirituel de notre communauté. Il y avait beaucoup de jeunes et de moins jeunes qui n'acceptaient pas notre situation et voulaient se révolter. Abraham tentait de les raisonner, d'apaiser les discordes, rappelait qu'il n'était pas conforme à notre foi de résister avec des armes et de semer la mort à notre tour. Il appelait chacun à prier. Plus d'un préféra se battre, et nous eûmes à déplorer le décès de plusieurs de nos amis d'enfance. Moi je tentais de contenir ma peine en écrivant chaque soir, encore et encore.

La tâche quotidienne d'Abraham, c'était l'étude de la Torah, seul à l'aube puis avec les hommes de notre communauté. Dans le ghetto, il fit la connaissance d'un grand maître en Torah qui devint son second père, son père spirituel. Ils s'appliquaient ensemble à approfondir leurs connaissances et leur sagesse. Ce maître s'intéressait beaucoup à mes écrits et, avec l'accord de mon époux, il avait entrepris des démarches pour les publier. Lorsqu'il n'étudiait pas, Abraham consacrait la majeure partie de son temps à Yacov, dont le tempérament bagarreur était exacerbé par notre tragique situation. Comme les autres hommes du ghetto, mon époux et notre fils aîné s'absentaient régulièrement pour se mettre en quête de notre nourriture. Le plus souvent, le fils de ma sœur cadette les accompagnait. Et, comme

toutes les mères et toutes les épouses, je tremblais pour leur vie.

J'avais pris en charge les femmes et les enfants de notre communauté. Je leur apportais mon réconfort, j'enseignais à celles qui le souhaitaient, j'aidais à régler les petits problèmes ménagers. Ma fille Myriam me secondait dans ma tâche en apprenant à lire aux jeunes enfants et en veillant sur Reuven et Yeochoua. Elle leur apprenait aussi des chansons. Myriam chantait toute la journée en vaquant à ses occupations. C'était une fille extraordinaire qui savait par de simples gestes, par de simples mots, consoler et rassurer. Elle était raisonnable en tout et très bonne. Elle adorait tous les enfants et surtout Reuven qui ne la quittait jamais. Ses seuls instants de frivilité, elle les partageait avec ses deux cousines. Ensemble elles refaisaient le monde, imaginaient un avenir plus serein, faisaient des projets d'avenir oubliant pour quelques instants la terreur de ces lieux. Elles croyaient en l'amour des hommes et en l'amour de Dieu. Myriam était le réconfort de son père, de ses frères et de ses amis. Elle parlait très peu, mais elle avait déjà ce don particulier de savoir écouter ou de deviner les peines silencieuses. Elle savait apaiser tous les coeurs avec ses chansons et sa douceur.

Le soir je m'asseyais à l'écart pour écouter les hommes commenter les nouvelles du conflit qui ravageait l'Europe et les menaces toujours plus lourdes qui pesaient sur le ghetto. Ils faisaient aussi le compte des naissances et des décès, la balance

penchait toujours dans le même sens. La faim rôdait partout, suivie par le cortège des épidémies. Et puis il y avait tous ceux qui avaient été emmenés on ne sait où, plusieurs milliers en cette année 1942. J'écoutais les larmes aux yeux et je ne trouvais de réconfort que dans mes prières et mes écrits, dans l'amour de mes enfants, de mon époux, et le soutien de nos nouveaux amis. Jour après jour nous vivions dans la joie et dans les pleurs, dans l'espoir et le désespoir.

Puis ce fut l'insurrection et l'assaut des troupes allemandes, en avril 1943. Des coups de feu déchirèrent la nuit. Le chaos fut total. Des cris de peur, les cris des mourants, des cris de haine, le feu partout et chacun qui courait pour fuir ou retrouver les siens. Nous craignions moins de mourir que d'être séparés. Nous sommes restés terrés pendant plusieurs jours dans une cave, priant, essayant de calmer les enfants et notre propre angoisse. Et puis le ghetto est tombé. Un matin, ils sont venus nous chercher. Yacov avait disparu avec son cousin depuis la nuit du soulèvement. Les deux garçons, âgés de douze et onze ans, avaient cru pouvoir avec leurs amis influer sur l'issue de ce déferlement de violence. Je priais pour que le Ciel nous les renvoie avant notre départ et je fus exaucée. Ils nous retrouvèrent dans la file de ceux qui allaient être déportés dans les camps.

Les Allemands nous regroupèrent et nous comprirent. Puis nous partîmes, entassés les uns sur les autres dans des camions. J'ignorais ce qu'étaient deve-

nus mes deux beaux-frères. J'avais auprès de moi Yacov, Myriam, Reuven et Yeochoua. J'avais mon mari, ma sœur cadette, ses enfants et quelques amis. J'avais une partie de mon peuple et nous partions vers une nouvelle destination inconnue. Nous n'étions qu'une poignée à avoir échappé à la mort et nous roulions vers un avenir incertain.

Arrivés à destination, nous avons été séparés. Mon époux, mon fils aîné et son cousin sont partis pour des camps de travail. Ma sœur et ses deux filles, Myriam, Reuven, Yeochoua et moi, nous sommes restés sur place pendant quelques jours, puis nous sommes allés avec tous les autres vers la mort.

La peur nous avait quittés. Ma sœur, mes nièces, mes fils, ma fille et moi nous avons connu les camps de la mort et y avons péri. Ma dernière image c'est le sourire de Myriam qui portait dans ses bras Reuven et Yeochoua et qui avançait en chantant *Adon Olam*. Et notre histoire s'est arrêtée là. Moins de deux ans plus tard, mon mari, mon fils aîné, son cousin ont subi, comme des milliers d'autres, le même sort.

Je suis très émue. J'ai peur et je tremble. Je ne peux m'empêcher de revivre ces malheurs. J'ai vécu ici et j'y ai vu mes amours mourir. Je ne savais pas, je ne croyais pas que la bestialité des hommes pouvait nous conduire à la mort sans raison, si ce n'est celle d'être juif. Cette haine que nous avons traînée derrière nous durant des siècles a atteint son paroxysme

durant ces soixante minutes de trajet. Je pleure car je revois tout à nouveau, je vois mes enfants avec moi. Ils sont blottis contre moi. Ma fille est là, elle tient Reuven et Yeochoua dans ses bras. Elle les cajole, elle chante. Elle sait comme moi que ce sont nos dernières heures mais elle n'a pas peur, elle réjouit mon âme. Je prie, j'ai confiance, je sais que Dieu ne nous abandonnera pas. Nous progressons sur le chemin de la mort. J'ai les mains froides, gelées, et mon visage sourit. Je regarde les garçons, ils ne me disent rien. Tout le monde prie en silence.

Je souffrais pour les enfants qui pleuraient mais nous suivaient sans poser de questions. Dans cette gare je suis tombée et j'ai été frappée, je me suis relevée pour ne pas abandonner les miens, je ne devais pas les perdre, pas déjà, pas encore. J'ai marché sur cette route et j'ai eu froid.

J'ai besoin de me rappeler, j'ai besoin de ressentir l'odeur de la mort qui nous a éloignés de tous. Je souffre et je suis heureuse. J'ai besoin aussi d'exorciser mes peurs. Les souvenirs remontent, les images défilent, et jamais ne s'arrête ce parcours tragique. J'ai peur de tous ces visages qui se sont fixés un à un dans ma mémoire, de ce silence tonitruant. Et la mort se rapproche, et la mort est près de nous et son odeur se fait oppressante. Plus de cinquante ans ont passé. Et pourtant je sens les mêmes odeurs, je revois les mêmes visages, je suis la même route. Le soleil qui brille ne nous réchauffe pas, comme aujourd'hui, et moi j'ai toujours aussi froid, rien jamais ne me réchauffera. C'était le mois de mai, j'avais perdu

toute notion de chaleur. J'ai su que seule la mort me ramènerait à la douceur de la vie.

Ils nous ont exterminés. Avant de nous emmener vers la délivrance de la mort, ils nous ont humiliés. Ils nous ont amenés devant notre dernière demeure sans pudeur. Ils ne sont pas parvenus à nous enlever notre foi, notre croyance. Ils ne nous ont pas anéantis, nous avons été les plus forts. Nous sommes partis en sachant qu'un jour notre mort n'aurait pas été vaine.

Je ne pleure pas ma précédente existence, j'ai eu tellement de joie et même ma mort a été une bénédiction car nous avons eu le courage de leur montrer qu'ils ne nous détruirraient pas, nous sommes partis la tête haute. Ils n'ont pas éteint notre flamme, ils ne nous ont pas anéantis et aujourd'hui j'en témoigne. Même si on ne veut pas me croire, je témoigne, et je veux dire que la haine n'a pas disparu et qu'aujourd'hui encore nous mourons pour notre judaïsme, pour nos croyances. Je veux que cela se sache, que ce message se propage.

Un jour, on offrit à un roi très puissant un cadeau qui venait du bout du monde. Cette chose, comme une pierre noirâtre, il la plaça sur le plateau d'une balance. Sur l'autre, il mit sa couronne : la chose pesait plus lourd. Il fit apporter tous ses joyaux : la chose pesait toujours plus lourd. Tout l'or qu'il trouva dans le royaume ne put faire osciller la pierre.

Le roi convoqua les sages de son royaume, qui lui dirent : « Mets une poussière sur l'autre plateau de la balance, elle pèsera plus lourd que la pierre. » Le roi s'inquiéta. Qu'était ce cadeau du bout du monde ? Il lui fut répondu : « C'est l'œil humain, Majesté : plus il convoite, plus il désire, plus il reçoit, plus il veut, plus il brasse et emmagasine, plus il a soif de posséder. Mais ce qui pèse plus lourd que lui, c'est la poussière dont il est issu. »

Un œil pour voir, c'est là tout le corps. Celui qui sait maîtriser son œil est un saint, celui qui est aveugle est comme mort.

Mon corps inerte et mes yeux cherchent le monde. L'ouïe mon âme est en fait mon véritable repère. Deux moitiés ciel-terre. Je vois le monde avec l'œil du dedans, celui de l'instant du monde. C'est, pour moi

qui n'ai jamais lu, comme un livre où chaque ligne se fait entendre, se fait sentir ou se fait voir. Chaque chose, le parfum des fleurs, le chant des oiseaux qui pépient à la fenêtre, une mouche même, insecte abject s'il en est, a une mission précise à accomplir pour sauver le monde et une parcelle de divinité.

Si la résidence de Dieu est dans les mondes supérieurs, appelés « ciel » au début de la Création, Il n'est, croyez-moi, pas si loin. Le cri de l'enfant, les pneus d'une voiture qui crissent sur l'asphalte, les phares de cette même voiture qui font danser les anges dans la chambre, la voix d'un père, en tout point semblable à celle du Créateur.

Lire le Livre, trouver dans le bruit du monde l'ordre de la Création. Ce sont un peu les lettres que Dieu nous envoie par le truchement de la nature. Elles me sont d'un grand secours lorsqu'on m'interroge. Imaginez. Je suis en entretien avec un homme ou une femme (moins avec un enfant, car lui, je le sens d'emblée). Un mot de la rue intercepté à cet instant peut constituer, non pas une réponse, mais une indication, une possibilité de Parole. Je perçois une très mauvaise odeur : me mentent-ils ? Ils éternuent : Dieu les a-t-il exaucés ? Leur prénom, leur nom, sont déjà pour moi un chemin.

Je sens quand on me ment. En français, j'entends souvent dire : « Je ne peux pas le sentir. » Ceux qui emploient cette expression ne savent peut-être pas à quel point elle est juste, car il n'est pas un organe sensitif de l'homme qui ne soit un chemin d'écriture. Il est des êtres, rares sont-ils, qui ont en eux le parfum du jardin d'Éden.

Mon âme s'échappe parfois vers les hauteurs célestes pour entendre les enseignements du Très-Haut. C'est là-haut, en étudiant, que je me renforce afin de supporter et de transcender cette douleur qui n'existe qu'avec l'œil de l'autre, qui en fait lourdeur. Je ne réalise que mon corps se déforme qu'avec les larmes de l'œil de l'autre. Je vis si peu des épanchements de ma chair qu'au fond, j'habite très peu ici. Peut-être même qu'Il habite plus en moi que moi-même, ce moi qui est réduit au silence des mots écrits. Je suis venue, Il fut, Il est, Il sera. Je ne commence pas mon histoire où la chose poussière prend forme mais depuis qu'il m'a mis de Son souffle, je suis, j'étais, je serai.

Comment décrire le voyage, comment décrire avec des mots ce qui existait avant la parole ? Il faut traverser des strates successives, sombres, noires, puis une répétition de couleurs vives et pâles à une vitesse tellement incroyable qu'elle en devient bleue. À partir de ce bleu je parle. Et à ma grande surprise, toujours renouvelée, dans une exaltation hors des frontières de tout sentiment imaginé où le mot joie explose en rayons vifs, Il me montre ou Il me répond. Dans cet instant d'amour d'une intense pureté, avec ce cri de cristal éclaté par le rayon du soleil, je vois ce qu'il m'est donné de voir : l'amour d'un cœur immense, le morceau de moi qui veut fuir en Lui. Le buisson ardent vit en moi. Je me retrouve dans mon fauteuil, enrichie d'une expérience qui n'a pour but que l'autre. C'est pour cela qu'aimer Dieu, c'est aimer l'autre, qui ne vivrait pas sans Lui.

Je dis à celui qui vient à moi en suppliant : « Que donnes-tu à Dieu ? Un peu de ton temps, un peu d'étude, un peu de prière. Mais as-tu seulement remarqué la vieille dame du quatrième étage qui ne peut plus porter ses courses ? As-tu répondu à ton père qui s'inquiète de ton silence persistant ? » Et au moindre sentiment de repentir, je saute sur l'occasion, je monte très vite, avant que le vent ne tourne, vers la Parole, et j'y dépose la mienne. Parfois même, toute petite que je suis, j'émets des exigences devant Lui, sur Son trône immense.

Dieu me réveille parfois la nuit, j'entends les décrets prononcés sur tel ou tel de mes visiteurs. Je les protège selon mes moyens, je monte... je monte et j'intercède en leur faveur. Il arrive aussi que, depuis là-haut, l'on me demande de me taire, de garder un secret. J'obéis, car aimer Dieu c'est avant tout Lui obéir à la lettre. Et lorsqu'on s'annule - pour cela non plus je n'ai pas grand mérite -, Dieu réside en nous.

Je ne fais rien de plus que ce que pourraient faire tous les hommes. Il faut seulement oser dire : « Aide-moi, mon Père. Sauve-moi. » Il faut apprendre à dire pardon. Je le dis à leur place.

De temps à autre, mon âme veut reprendre le chemin. Dieu me l'interdit. Alors, comme pour me distraire, Il me fait voir ce que le reste des humains, avec leurs yeux lourds, ne pourrait voir sans mourir. Des fantômes, des monstres dégoûtants qui s'accrochent à ceux dont la faute est la nature : souvent, ils sont morts depuis longtemps.

Seule leur faute les anime encore d'un semblant de vie. Ils n'ont pas cette lumière qui tend vers la vertu. Et quand je ne vois pas des corps, je vois des vers.

Je reçois aussi, quand j'ai une question, la visite de mes maîtres.

Un jour, un grand saint dit à son bedeau : « Je t'en supplie, prends ma place. Je voudrais savoir comment se comportent mes disciples et le commun des mortels sans le filtre des honneurs. Surtout ne te lève pas quand j'entrerai. » Le bedeau revêtit les habits du saint. Il se tournait pour ne pas être reconnu. Quand son maître entra dans la grande pièce, en dépit de l'ordre qu'il avait reçu, il se leva, et toute la salle avec lui. Le saint le fustigea amèrement : « Pourquoi t'es-tu levé ? » Et le bedeau lui expliqua : « Ne pas me lever devant vous, je le pouvais, car vous me l'aviez ordonné. Mais devant Abraham et Moïse, qui vous accompagnaient, je ne le pouvais pas. »

Le corps est cette enveloppe qui freine, mais la vie n'est pas programmée en lui. Chacun, s'il est vertueux, peut visiter lui-même ou être visité par le prophète Élie ou par son grand-père défunt. Pour la vertu, je n'ai pas de mérite. Et je parle inlassablement avec mes amis d'éternité.

Comment parler du Mal ? Il n'existe pas sur terre de lieu neutre pour l'homme : ce qui n'est pas dans le domaine du Bien est forcément dans celui du Mal. La différence entre l'homme et l'animal, qui n'a pas la conscience du Mal, c'est le rire et les

larmes. Le rire, quand le Bien-aimé est satisfait en nous, les larmes pour regretter les manquements.

L'homme est un arbre inversé. Si l'arbre tire ses forces de la terre et dirige ses branches vers la lumière, l'homme a ses racines dans le ciel et étend son action sur la terre. Les saints sont souvent comparés à des arbres qui donnent de beaux fruits : leurs disciples.

Il était dans un village un marchand qui ne vendait pas du vent mais de l'interprétation de rêves. Il était comme un marchand de simples, ceux qui sillonnent le pays avec des herbes secrètes et, chose plus utile, des lacets de chaussures. Lui, avait réduit son étalage à sa plus simple expression. Le rêve de l'autre était son gagne-pain. Celui qui payait beaucoup, son rêve avait une interprétation heureuse. Celui qui payait peu ou pas, son rêve pouvait l'entraîner jusqu'à la mort. Deux de nos sages ayant eu vent de sa réputation lui racontèrent le même rêve. L'un paya, l'autre non. Vous pouvez imaginer ce qu'il advint de nos saints. Nos sages de conclure que nos rêves se réalisent selon les dires de celui qui les interprète. Et d'ajouter : « Ne raconte pas ton rêve à n'importe qui, car s'il est malveillant, il pourra t'entraîner jusque dans le Chéol. S'il est bienveillant, jusqu'au sommet de la royauté. »

Notre maître en matière de rêves est Joseph. Nos sages disent que selon son interprétation tout se déroula. L'interprète est la main du destin, car faire confiance à des prédictateurs, c'est en quelque sorte douter de Dieu et si le rêve ou le cauchemar est

trop lourd, il faut épancher ses peurs auprès d'un homme d'esprit ou d'un saint. Il est dans notre livre de prières une demande de transformation des malédictions des rêves en bénédictions que nous devons dire lors de la bénédiction faite par les prêtres et nous finissons cette supplique au même moment afin que toute la communauté dise *amen* à nos paroles chuchotées en secret.

Pendant mes nuits, je pense beaucoup, je classe mes idées, je ressasse mes regrets, j'examine mes angoisses, je revois ma vie d'avant, je réfléchis à ma vie présente et à mes actions, je fais des projets, je refais le monde.

Je pense à ce qu'est ma famille, ma vie, j'essaie d'en comprendre les données, comment je peux gérer tout cela, comment j'ai pu me lancer dans une aventure si merveilleuse et si dramatique. J'essaie d'avoir une vision positive des événements et de progresser, comme il se doit. Je ne suis jamais triste, jamais pessimiste, car je suis profondément croyante, je crois en la bonté et en la grandeur de Dieu. Je sais que je vais arriver au bout de mon chemin. Mais parfois je ne peux pas m'empêcher de me dire « à quel prix ! ». Mes douleurs physiques ne comptent pas, mais la souffrance que j'occasionne autour de moi est ma plus grande torture. Ce que j'inflige à mes parents n'a pas de nom, ils ne l'ont pas demandé, moi oui. Un jour forcément ils comprendront, ils sauront, mais ce sera plus tard, bien plus tard.

Et puis j'écoute les bruits dans la nuit noire. Je me raconte chaque bruit, j'imagine la scène, l'histoire

dont il fait partie. Si j'entends un klaxon, je visualise la voiture, sa forme, sa couleur, sa taille, et j'imagine les personnes qui sont à l'intérieur, leurs traits, comment ils sont vêtus, de quoi ils parlent et pourquoi ils sont dans cette voiture. J'imagine le reflet des réverbères sur les vitrines éteintes, et comment le vent courbe les arbres, j'imagine la croissance des feuilles et l'affairement des insectes.

Et au-delà du plafond, je vois le ciel rempli d'étoiles qui luit au-dessus de ma tête. Évoquer cette image suscite toujours en moi une grande émotion. Mon esprit, libre, danse au milieu des étoiles, insouciant. Je m'assois sur le croissant de la lune pour contempler cette immensité qui s'étend à l'infini. Ces quelques minutes de bonheur effacent de ma mémoire tous les mauvais moments, et j'en oublie l'approche de la mort. Je ne pense plus qu'à la vie. Je voudrais que tous ceux que j'aime me rejoignent sur mon croissant de lune et me donnent la main pour que nous puissions marcher entre les étoiles et que nous tracions ensemble un chemin de vie qui ne s'arrêterait jamais.

Le ciel c'est l'univers, c'est le réceptacle du monde, c'est le souffle et l'air dont nous avons besoin. C'est l'oxygène de notre vie. C'est la grandeur et la beauté. C'est l'immensité de Dieu.

Je ne dors pas beaucoup, donc je rêve peu, au sens strict du terme. Mais je « rêvasse » très souvent, j'aime cela. Je rêve même durant la journée. Mes rêveries sont comme moi, toujours très gaies, et toujours très colorées comme les vêtements que je

porte. Je songe à une vie de petite fille « normale » vivant heureuse avec ses parents. Je me plais à imaginer ensemble les gens que j'aime. Leur image forme un tableau, leur voix, une musique, et je les vois bouger comme au cinéma. Ce qu'ils se disent, ce qu'ils font est toujours le reflet du bonheur. Il n'y a jamais de cris, jamais de pleurs. C'est la vie simple, sans problèmes que tout le monde rêve d'avoir.

Je rêve aussi des rires de mes proches. Je rêve de voir ma mère heureuse comme elle n'a jamais pu l'être car aux quelques jours de joie apportés par les naissances ont succédé les mois et les années d'angoisse à lutter contre la maladie de ses enfants. Je me la représente un merveilleux sourire sur son doux visage. Les éclats de rire sortent de sa gorge, pour la première fois ce sont des larmes de joie qui coulent sur ses joues. Elle nous regarde, Idan et moi, courir et rire comme tous les enfants. Oui, pour la première fois de sa vie, elle nous regarde comme toutes les mamans et son seul souhait est que ce moment ne s'arrête jamais.

Je m'imagine vivre dans un monde plein de lumière et de fleurs, où résonne le chant des oiseaux, où je ris et jamais ne pleure, où je peux marcher et courir, où je chante et parle.

Si la tristesse menace de me submerger, c'est Idan que j'invoque en rêve. Que je sois endormie ou éveillée, il est toujours présent dans mes pensées. Lorsque je songe à lui, je me remémore notre amour, ce qu'il était, ce qu'il est devenu, comment la mort nous a séparés, nos retrouvailles dans le Ciel puis notre décision de revenir pour tenter de « sauver »

nos enfants, et enfin son nouveau départ. Notre présente séparation est la plus longue et donc la plus difficile à supporter. Je l'aime tellement.

Mes rêves me donnent la force de continuer. Je puise mon énergie dans la réminiscence de cette douce vie que j'ai connue avec mes enfants, même si je n'ai pas pu les protéger. Et dans mon souvenir des trois années où j'ai vécu en pointillé avec Idan, où il m'a insufflé sa fermeté pour aller jusqu'au bout. Je me raccroche à tout cela lorsque je sens mon courage m'abandonner et je prie, je prie beaucoup.

Jamais je ne rêve en noir et blanc, mon imagerie personnelle comme les souvenirs qui jaillissent de mon cœur se parent de couleurs et sont inondés de lumière.

La lumière est importante pour moi, surtout depuis que je ne vois plus très bien. Je distingue les êtres et les objets proches s'ils sont dans la clarté, sinon je ne vois que des ombres. La lumière, c'est l'or de la vie, c'est le miel ambré de l'espoir qui coule dans mon cœur et qui me permet de croire que rien ne meurt jamais, que tout s'endort pour aller vers ce réveil que je crois éternel. La lumière de ma vie pâlit, elle s'éteint doucement, mais je n'ai pas peur. Je ne crains pas la nuit puisque je sais que chaque jour le soleil se lève pour moi comme pour ceux que j'aime. Il continuera à briller et à réchauffer les coeurs.

J'associe la lumière au temps, ce temps qui semble s'écouler plus lentement pour tous ceux qui comme

moi sont condamnés à l'attente, condamnés à vivre dans la peine-ombre. Nous devons raviver nos souvenirs pour ne pas être aveuglés par nos épreuves présentes. Alors nous nous rappellerons que le temps s'égrène pareillement pour tous et que la clarté du soleil ne varie pas, c'est nous qui nous en éloignons ou bien ce sont des nuages qui passent.

En dépit de mes douleurs physiques, en dépit des moments où je me sens abattue ou coupable du drame vécu par mes parents, je suis une enfant heureuse. Je ne me plains pas d'être telle que je suis. Cela a même beaucoup de bons côtés. D'abord j'ai le loisir de faire ce qui me plaît le plus, je peux m'adonner à ma passion de l'écriture. En pratique, je n'ai pas quelqu'un en permanence pour transcrire ce que je souhaite, ce n'est pas grave, j'écris et je construis mes textes dans ma tête. La poésie est une parenthèse dans le temps de mon écriture. Une île merveilleuse sur l'océan de mon existence. Comme dans ma précédente vie, poésie et chansons sont pour moi synonymes de la plus grande liberté. Je m'évade grâce aux mots que je peux utiliser comme je l'entends, je peux les faire rimer, les faire danser sur des rythmes, je les réinvente au gré de mon envie, je n'ai aucune contrainte, je suis libre de marcher et de courir avec eux. Sur cette île merveilleuse, les mots, les phrases, les paroles à chanter, tous s'ajustent parfaitement bien, aucun ne résiste. Parfois, j'y ajoute moi-même une mélodie, que je compose dans ma tête, et le bonheur que cela me

procure est immense. J'espère surtout que tout en me faisant plaisir, je réjouis ceux qui me lisent et je dois dire que je n'en serais pas peu fière. Alors pourquoi m'en priver. En vers, je peux traduire mes peines, mes joies, mes incertitudes, répondre à mon questionnement, oublier mes doutes, montrer mon amour à ceux qui m'entourent. En vers ou sur une musique, mes messages passent mieux.

Un autre « privilège » des handicapés est de voir le monde différemment, de percevoir des choses invisibles pour les autres, d'avoir un recul d'autant plus grand vis-à-vis des aléas de l'existence que notre vie ne tient qu'à un fil. J'apprécie chacune de mes respirations, j'apprécie chaque rayon de soleil, chaque rayon de lune, j'apprécie les gouttes de pluie, les flocons de neige, j'aime entendre le souffle du vent et sentir sur mon visage la caresse d'une brise légère. J'aime les nuages dans le ciel bleu ou gris. La chaleur me réchauffe, le froid me revigore. J'aime tous les paysages des villes et des campagnes, le bruit de la mer, le contact du sable fin et tout ce que le monde extérieur m'a offert. J'ai le temps de rêver et de me souvenir, d'imaginer un monde plus heureux bâti avec mes meilleurs souvenirs, de refaçonner la réalité imparfaite. J'ai le temps de sentir et de contempler chaque chose, de trouver en chacune, même les plus rébarbatives ou les plus dérisoires, son côté positif ou remarquable. Je peux apprécier tout car je n'ai rien. Je peux aimer chaque être et chaque objet, car je suis moi-même tellement aimée ; j'ai un immense amour à redonner, à partager. En

définitive, j'ai de la chance. Je découvre la beauté là où d'autres ne voient que laideur ou restent indifférents. C'est merveilleux de vivre ainsi, car tout vous paraît léger.

Je voudrais parler ici des joies simples de la vie. Jusqu'en 1997, je sortais encore souvent et mes semaines étaient bien remplies. Outre la crèche, il y avait les séances de communication et les promenades avec mes parents. Je me souviens encore de nos sorties dans les grands magasins. Me fondre dans la fourmilière des chalands était une impression délicieuse. J'observais les expressions, de convoitise ou d'ennui, les discussions entre les vendeuses, l'oisiveté et l'irrésolution de ceux qui s'arrêtaient à tous les rayons... Faire du shopping était pour moi et mes parents des moments de détente, presque une distraction. J'aime aujourd'hui me remémorer ces épisodes, ces lieux bigarrés et rutilants. Ils font partie de ces souvenirs agréables que je me « repasse » durant mes longues journées d'immobilité dans mon fauteuil.

À cette époque ma vue était encore bonne et j'emmagasinais les images avec avidité. Ma vision s'est affaiblie au cours de l'évolution de ma maladie ; comme celle-ci, elle évolue pour s'éteindre. Aujourd'hui, je distingue tout de près, mais de loin je ne discerne plus que des silhouettes ou des ombres. Grâce aux images que j'ai gardées en moi, je visualise ce dont on me parle, ma mémoire a remplacé mes yeux. Je compense mes sens déficients par d'autres ou par mes capacités mentales. Comme j'ai

un odorat très sensible et une très bonne audition, je sens et je « ressens » les personnes plus que je ne les vois.

En même temps que j'accumulais les images, j'y associais des sons. Aujourd'hui, je peux mettre des images sur les bruits, et ainsi visualiser ce qui se passe dans notre appartement ou dans la rue. J'écoute tous les bruits qui m'entourent, ils m'aident à rester en contact avec ce monde, ils m'aident à rester lucide. À l'inverse, quand je rêve, je peux mettre des sons sur mes images. J'y ajoute des odeurs, odeurs de ville ou de campagne, de temps froid ou chaud. Le parfum suave des fleurs et celui, naturel ou élaboré, des êtres chers est également une de mes grandes sources de plaisir. J'adore aussi les odeurs de cuisine

Les délices gustatives ne me sont plus permises, hélas ! Pendant qu'un tube déverse goutte à goutte la nourriture dans mon estomac, je rêve de vrais aliments, une assiette de victuailles appétissante, de beaux fruits, des desserts sucrés et généreux. Je suis assise à table avec ma famille et mes amis. Nous mangeons, les discussions vont bon train, chacun parle, il y a des éclats de voix, il y a des éclats de rire. Le pain, les boissons passent dans toutes les mains. Je suis heureuse d'imaginer cela, je suis heureuse de me remémorer ces moments.

J'aime quand, parfois, on met sur mes lèvres un peu du vin de *kidouche* du vendredi soir ou un peu de chocolat. J'adorais les friandises et les sucreries. À la maison, tout le monde est gourmand et on ne manque jamais de chocolat, de gâteaux ou de crème

glacée. Aujourd’hui, je rêve souvent du goût de toutes ces bonnes choses, je sens encore le chocolat fondre dans ma bouche et glisser avec volupté dans ma gorge. Lorsque ma mère prépare des pâtisseries, je hume leur odeur avec délice et je goûte la saveur particulière de chacune.

Un autre de mes menus plaisirs est d'être toujours tirée à quatre épingle. J'ai toujours aimé porter de jolies robes et je suis très sensible à l'élégance de ceux qui m'entourent car la beauté procure à mon cœur un fort sentiment de plaisir.

La coquetterie ne va pas à l'encontre de la pudeur, qui est un des préceptes importants de notre religion. Elle ne fait que l'embellir. L'épouse ne doit pas négliger son apparence, elle doit au contraire s'efforcer de toujours être agréable aux yeux de son mari. Le costume de l'homme manifeste et préserve son honneur, et la femme doit savoir que son intériorité est connue par son habillement. Pour cette raison, elle doit toujours respecter les lois de la pudeur dans sa tenue comme dans son comportement. Cela est vrai avant le mariage, et l'est encore davantage lorsqu'elle reçoit la direction d'une nouvelle maison au sein du peuple d'Israël, car elle sera la gloire de son foyer et un exemple pour sa progéniture. Elle doit maintenir son honneur dans les chemins de la pudeur en portant des vêtements en accord avec la Loi. L'époux s'honore lorsque sa femme, perle de sa maison, porte des habits qui la parent de la gloire de la pudeur. À propos d'une telle femme, il a été dit : « La femme qui

craint l'Éternel, celle-ci seulement est à louanger », et encore « ils louangeront ses actes aux portes de la ville ».

La pudeur est un état d'esprit et aussi une façon de vivre. Elle permet de donner et de recevoir de la manière juste. La réserve de la pudeur permet un contrôle de soi et une élévation de l'état animal à celui d'homme. L'homme atteint l'élévation maximale qui lui est permise en ce monde en s'associant à la création de Dieu au moyen d'une union consacrée par le mariage. La façon d'agir lors de l'acte d'union peut faire basculer vers le bien comme vers son inverse. La pensée est l'élément essentiel de cet acte et il faut la protéger.

Je ne crains pas la mort ou la douleur. Ma seule vraie crainte est celle de Dieu. Cette crainte n'est pas de la peur mais un respect infini, un amour absolu et un désir de ne jamais faillir à Ses commandements. Mon amour pour Dieu ne trouve pas de mots dans le langage courant. Il est infini et sans faille. Je suis avec Lui en permanence. Il m'habite, Il me guide dans ce monde. Je Lui dois d'être parmi vous et d'y rester malgré mon envie permanente de repartir, tant la difficulté est grande. Mon amour pour Dieu est ma force en ce monde. Alors je prie, je prie beaucoup.

La prière est un moment extrêmement fort et intime. Il est dit dans la Torah : « c'est Lui que tu serviras » et « tu Le serviras de tout ton cœur » ; la tradition orale nous apprend que le service de Dieu est la prière. Les prières sont l'expression des sentiments les plus profonds que l'homme éprouve à l'égard de son Créateur et la marque du respect que nous Lui devons. Elles sont une reconnaissance de Dieu et de sa supériorité, ainsi que le moyen de Le louanger et de Le remercier. La parole est la faculté la plus précieuse de l'homme car elle lui permet de

confier à son Créateur ses pensées, ses peurs, ses requêtes. Dieu les accepte toutes si elles sont sincères. Chaque mot de la prière, s'il est vérifique, nous rapproche de Lui. L'homme doit s'efforcer de prier à chaque occasion, que les circonstances de son existence soient joyeuses ou tristes.

Après la destruction du Temple, les sages ont institué la prière afin que soit conservé le souvenir des rites et des sacrifices qui y étaient accomplis lors des fêtes et des offices quotidiens. On distinguera donc la partie de la prière qui est le récit des sacrifices de jadis et la partie personnelle qui est l'expression de la foi intime de chacun. Par la prière, nous reconnaissons l'unicité et la puissance de Dieu, que Lui seul dirige et veille sur ce monde et chacun d'entre nous, que Lui seul peut exaucer nos vœux. Le devoir de la prière concerne donc tout le monde, et chacun peut demander à Dieu ce qui lui est nécessaire.

En dehors des trois prières quotidiennes, dont le temps a été fixé par les trois patriarches, l'homme peut s'adresser à Dieu comme il le désire, avec les mots de son choix, sans crainte de se montrer maladroit. Car Dieu a pour les hommes l'indulgence d'un père pour ses enfants et, tel ce père, Il ne fait aucune différence entre Ses enfants. Chaque homme peut s'adresser à Dieu dans la langue et de la manière qu'il le désire, pour exprimer une requête personnelle, un remerciement, un cri de plainte ou une interrogation.

La prière est un lien direct avec Dieu. Elle nous permet de ressentir un calme parfait en notre for-

intérieur et nous donne un regain de force pour affronter la vie quotidienne parsemée d'embûches. Bien que la prière soit appelée le « travail du cœur », il faut cependant en prononcer tous les mots, non seulement pour se pénétrer de leur signification, mais aussi parce qu'ils exercent ainsi une plus grande influence sur nous-mêmes et sur les mondes des sphères supérieures. En priant, l'homme retrouve espoir et courage. Il se détache de la matérialité pour s'élever dans la spiritualité, ce qui lui permet de mieux comprendre sa situation dans la Création et de se rapprocher de son Créateur.

Les hospitalisations jalonnent ma vie depuis bien des années déjà. Elles sont mon cauchemar.

J'ai fréquenté plusieurs hôpitaux. C'est à Saint-Vincent-de-Paul que ma maladie a été analysée et diagnostiquée. L'équipe médicale nous a clairement dit qu'elle ne pouvait rien faire pour moi mais qu'elle acceptait de me recevoir. Nous n'y sommes jamais retournés. Mon fief, c'est l'hôpital du Kremlin-Bicêtre, j'y suis presque une habituée. Ma mère s'y sent en terrain de connaissance et rassurée par la présence du professeur qui s'est occupé d'Idan.

Moi, je déteste cet endroit, ces grandes chambres froides. Mes parents restent toujours à mon côté, pour avertir les médecins ou les infirmières en cas de problème. La plupart des membres du personnel sont tout à fait charmants avec moi. Cependant, il y a trop de souvenirs d'Idan dans ce service où l'on a tôt fait d'assimiler nos pathologies. Idan est mort dans la chambre à côté de celle que j'occupe

aujourd'hui. Alors, à chaque fois, ma mère sombre dans la mélancolie. Elle pleure sur l'histoire d'Idan.

Très tôt – plus tôt qu'Idan – j'ai éprouvé des difficultés pour m'alimenter. L'équipe médicale a recommandé de me faire une gastrotomie. Ma mère n'a pas accepté tout de suite, car pour elle, c'était se retrouver dans la même situation qu'avec Idan. Pendant quelque temps j'ai donc continué à manger normalement, en risquant à chaque fois ma vie car je faisais des fausses routes, mais au moins avais-je encore le goût des aliments, le plaisir de leurs saveurs. Puis il a fallu capituler, je suis entrée à l'hôpital et j'y ai été opérée. Depuis je ne mange plus, un tuyau apporte directement dans mon estomac un liquide blanchâtre. C'est pour mon bien.

Une de mes dernières hospitalisations date de janvier 1998. À mon retour de la montagne, où j'avais passé huit jours, je ne pouvais plus respirer correctement. J'ai cru que c'était la fin et je l'ai même attendue. J'avais fait mes adieux à ma famille et je l'avais éloignée de moi pour que cela soit plus facile. Mais la mort ne m'a pas prise.